

Nathaniel Tarn, *Sur les fleuves de la forêt*

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Auxeméry.
Bilingue. Un volume 24,5 x 17,5 cm, 208 pages, 24 euros.
Vif Éditions, Paris, 2012. [ISBN 978-2-9541146-0-6]

NATHANIEL TARN se veut poète américain, et à raison, sans cependant renier, bien au contraire, ses origines européennes. Il est né à Paris en 1928, et après la Seconde Guerre mondiale, a poursuivi des études de littérature, d'ethnologie et d'histoire à Cambridge, en Angleterre ; à Paris, ensuite (Sorbonne, musée de l'Homme, C.F.R.E., E.H.E. et Collège de France) ; puis à Yale et Chicago ; enfin, à la London School of Economics. Son travail d'anthropologue l'a amené sur le terrain, principalement au Guatemala, chez les Mayas des Hautes-Terres, et il s'est, par ailleurs, impliqué dans la sociologie des institutions bouddhiques, surtout en Birmanie. Professeur à la School of Oriental & African Studies de Londres entre 1959 et 1967, et aux États-Unis, aux universités de Princeton, de Pennsylvanie, de Rutgers, entre autres, il a aussi enseigné en Chine. Tarn a en effet voyagé sur tous les continents du monde, et parcouru les cinquante États...

La vocation poétique, présente depuis l'enfance, fait pendant à la pratique anthropologique. Tarn a publié son premier livre, *Old Savage/Young City*, en 1964, chez Jonathan Cape, à Londres, et Random House, à New York — plus de trente-cinq livres, ainsi qu'articles, plaquettes, etc. ont suivi. Après avoir fréquenté pendant un temps le groupe surréaliste à Paris (son essai « Non un Passé, mais un Avenir », figure dans le volume d'hommages à André Breton, publié par la NRF en 1967), il a été, à Londres, rédacteur en chef de la collection Cape Editions, et directeur de la maison d'édition Cape Goliard qui publia Olson, Zukofsky, Burroughs...

En France, il a été inclus, parmi ses pairs, dans l'anthologie *Vingt poètes américains* publiée par Michel Deguy et Jacques Roubaud, chez Gallimard, en 1981. Son livre sur le culte du Maximón au Guatemala est paru à L'Harmattan, en 2006.

Depuis 1985, il réside sur les hauteurs de Santa-Fé, au Nouveau-Mexique, avec son épouse, Janet Rodney, poète également ; il cultive son jardin, observe les oiseaux, et travaille en permanence dans son immense bibliothèque. La fenêtre de son bureau donne sur les collines de Los Alamos, où la bombe atomique du Projet Manhattan a été créée, et où de gigantesques

feux de forêt éclatent de temps en temps, prélude impressionnant à toutes les menaces qui pèsent sur les êtres et les mondes naturels vivants.

Justice serait rendue si ce livre atteignait un public français dans la langue natale d'un veilleur du monde, en poste de vigie au cœur du continent américain — la grande santé d'un esprit absolument libre.

Écoutons cette voix singulière, qui parle de son pays, mais dont la tonalité trouve tout aussi bien ici un accent universel :

« [...] La question majeure, qui ne cesse de m'obséder, et qui, sous une forme ou une autre, taraude nombre de gens à mon avis, c'est, je pense, la question de savoir à qui s'adresse la poésie : quelle est son audience ? Supposons qu'il SOIT possible de dépasser le stade de l'inceste entre poètes seuls, et qu'il existe de fait DES lecteurs, en dehors du cercle : QUI sont-ils ? Il est une façon d'aborder le sujet qui consiste à dire que plus on fait fond sur les préoccupations formelles concernant notre art (le "faire du neuf" de tel maître), plus on a de chances de se situer hors d'atteinte d'un large public, autre que celui que génère la cooptation dans le cercle des mécanismes exégétiques de l'Académie universitaire. Plus on se tourne vers les préoccupations de contenu, et qu'on tente de hausser sa voix au niveau des nécessités les plus criantes de la culture, des mythes les plus éclatants, plus on se met à la merci des gens qui sont hors du cercle. Mais SONT-ils là, dehors ?

[...] Les poètes-du-peuple-des-gens sont en fin de compte tout aussi dépendants du pobiz, du Pouétic-Bizness — Éditeurs, Médias, Académie universitaire — que les autres [...] Le pobiz en général contraint les groupements de poètes à la surproduction et amène à une compétition de plus en plus grande dans un domaine qui ne peut prospérer que par coopération. Et la coopération, c'est bien ce qu'il semble que ne puisse pas supporter notre irritable race [...]

S'il doit y avoir une poésie "démocratique", il faut que ce soit une poésie du peuple des gens. Il se peut que cela nous soit un jour donné, par les Minorités surtout, mais, pour d'évidentes raisons, nous n'en avons que peu en ce moment [...] Le peuple des gens est composé d'une masse de consommateurs, qui devient chaque jour de plus en plus consumérisée. Dire que l'on doit être non-élitiste et accessible au tout-un-chacun de la moyenne dans cette société, c'est dire que l'on doit être accessible à la consommation. Dire que l'on n'est pas accessible, c'est, probablement, signer son propre arrêt de mort. Même le régionalisme, même le localisme, sont soumis à cette réalité, car c'est une identique couverture de consommation culturelle qui s'étend sur l'ensemble de la nation.

Les impulsions originelles sont bonnes, sans aucun doute. Quand le petit canard grandit sur les eaux canadiennes, il ne sait pas qu'il est né suite aux ordres donnés par une association de chasseurs afin d'être abattu au Maryland ou dans le Kentucky. Quand un canyon prend forme en Utah ou en Arizona, il ne le fait pas dans l'attente de dépendre de l'administration des Parks et des Rangers. Quand un(e) poète écrit tout d'abord, il ou elle n'écrit pas en fonction de l'idée qu'un jour il ou elle sera l'objet d'une explication de texte dans les universités, participera à des émissions de télé, et sera pieusement enchâssé(e) sur les étagères de la Librairie du Congrès.

Chacune des choses les plus sacrées de notre société est soumise à consumérisation et à récréationalisation. Et toute plainte, toute critique de cette consumérisation est à son tour consumérisée. Mythe et religion s'effritent sous l'assaut des gourous tout autant qu'ils portaient en miettes du temps où régnaient les églises. Si la tradition des gourous n'attire pas autant de gens cette année que l'année dernière, on vous invitera à partager, toutes commodités fournies, le *dharmā* d'un chaman Huichol, si l'envie vous en prend, dans les déserts les plus prospères que le Mexique peut offrir. Les arts sont consumérisés, en particulier les traditions populaires, qui sont à présent introduites dans nos métropoles à cadence accélérée, de sorte qu'elles disparaissent partout ou bien succombent sous les coups de la vulgarisation la plus crasse. La nature est consumérisée : dans les parcs dits naturels, sur les circuits touristiques, aux confins les plus éloignés de la planète. L'espèce humaine elle-même est consumérisée : les circuits touristiques naturels se mettent à devenir des circuits culturels également : allez donc voir ce qu'il advient des chasseurs de têtes de Nouvelle-Guinée ou de l'échange des femmes chez les Eskimos.

Art d'import. Art d'export. Art d'aéroport.

Et le poète lui aussi. Nous tous. Bip-bip : ici, espace culture. Bip-bip : et là, poésie affichée sur le flanc des autobus. Bip-bip : ici encore, stage d'écriture créative. Gros culs, consommez-vous vous-mêmes.

Que faire alors ? Fonder un Ordre du Silence ? »

[Extraits de « Lettre ouverte concernant la proposition de création d'un Ordre du Silence : Production et consommation de Poésie, et phénomène du Pouétic-Bizness à notre époque », 1979, in *Views from the Weaving Mountain*, « Vues du Haut de la Montagne qui Tisse ».]

C'est assurément là le poète qui parle, animé de sa propre foi en la possible beauté du monde humain, et de la foi de l'ethnologue en la sévère beauté réelle des peuples et de leurs créations quand elles ne sont pas

dénaturées par les appétits du commerce et les superfluités de l'arrogance qu'induit un pauvre savoir, dans la caverne des crânes creux de nos contemporains.

Sur les fleuves de la forêt : la barque glisse, le regard est aiguisé — méditation. Le domaine habitable est circonscrit, les ennemis sont nommés : saccage des richesses évidentes de ce monde, le seul où nous puissions inscrire nos songes... Cependant les arbres, les grands arbres sages — eux savent quelle sève leur est nécessaire.

Le poète nous fait visiter son jardin, nous invite à regarder les panneaux d'une des œuvres les plus significatives que l'art ait produites et dont le sujet est l'aptitude de l'humain à lire en ses propres souffrances pour en tirer la substance des mythes qui lui permettent de se survivre dignement, et nous entraîne enfin avec lui dans un voyage sur les canaux des rivières vers le fond de la forêt, là où le désir de l'oiseau finit par en créer la vision dégagée des contingences du voyage lui-même. Là où la lumière naît par en dessous, vers la canopée.

AUXEMÉRY.
[Juin 2012]